

Neila SAADI

*Héritages berbères de Tunisie :
processus de déconstruction et de construction
d'un patrimoine*

Tunis, Kalima Éditions
2022, 472 p.
ISBN : 9789938929959

Mots-clés: Berbères, Tunisie, patrimoine, ksour, architecture vernaculaire, artisanat

Keywords: Berbers, Tunisia, Heritage, Ksour, Vernacular Architecture, Crafts

الكلمات المفتاحية: الأمازيغ، تونس، تراث، قصور، تقليدية عمارة،
يدوية حرف

Comme le souligne la préface d'Abdelhamid Larguèche, cet ouvrage offre la première synthèse académique dédiée à l'héritage culturel berbère de Tunisie (p. 5). Neila Saadi se consacre depuis longtemps à cette question. Dans un mémoire de fin d'études, elle avait abordé les signes et les symboles berbères, encore très présents malgré leur ancienneté et la disparition de la culture qui les avait engendrés et avait formulé ce questionnement : pourquoi une culture ancestrale dont tant d'aspects sont toujours si vivants n'a-t-elle suscité aucune reconnaissance au sein du patrimoine tunisien ? Le présent ouvrage est issu de sa thèse de doctorat défendue en 2017.

La première partie (p. 23-116) a pour ambition d'identifier l'héritage matériel berbère, un inventaire indispensable pour une culture qui, avant 2011, était presque absente de la politique patrimoniale de l'État. Le premier chapitre donne des notions générales sur la localisation, l'origine et l'histoire des Berbères. Puis sont décrits successivement la civilisation capsienne ou protoberbère qui doit son nom à l'antique cité de Gafsa, caractérisée par ses décors géométriques ; les monuments mégalithiques, tumulus, bazinas et dolmens, célèbres pour leur poterie modelée et peinte ; les *haouanet* d'époque punique ; les vestiges des rois numides dont la capitale *Cirta Regia* a été identifiée comme l'actuelle ville du Kef ; la christianisation et l'islamisation. La Tunisie est le pays du Maghreb où la langue berbère est aujourd'hui la moins répandue, ce qui s'expliquerait, entre autres, par l'histoire très mouvementée du pays et le fait qu'il a souvent été la porte d'entrée par laquelle les nouvelles civilisations se sont imposées. En règle générale, les Berbères se sont maintenus grâce à un isolement géographique (montagnard) ou politico-religieux (les ibadites du Mزاب, de Djerba et du djebel Nafousa).

Le deuxième chapitre est consacré aux ksour, emblèmes de la culture berbère tunisienne. Ce sujet est, somme toute, bien documenté, principalement par les ouvrages d'André Louis, d'Abdesmad Zaied et l'excellente somme d'Abdelfettah Kassah et Herbert Popp⁽¹⁾. L'inventaire réalisé par N. Saadi comptabilise 142 ksour de crête, de montagne ou de plaine, pour la plupart en ruine, dont la moitié se trouve dans la région de Tataouine. Le chapitre offre des photos annotées bien utiles pour comprendre le vocabulaire relatif aux ksour et leurs différents usages ainsi que de belles photos des nombreux types de décors. La plupart de ces symboles géométriques ou stylisés se retrouvent dans les greniers et les mosquées du djebel Nafousa voisin : chevrons, losanges, ensembles de points, outils de construction, étoiles à six branches, mains, pieds ... Une illustration présente également un étonnant alignement d'orteils ! Une bonne carte (p. 54) indique les différentes zones architecturales du Sud-Est tunisien : habitats troglodytiques verticaux ou horizontaux, villages perchés et ksour.

Le troisième chapitre aborde les constructions troglodytiques. Les constructions horizontales correspondent à la zone des ksour là où, dans les montagnes, alternent les couches rocheuses et argileuses. Ces espaces sont aujourd'hui délaissés au profit de constructions modernes. Plus au nord, dans la région de Matmata, fleurissent les constructions troglodytiques verticales, des habitations creusées dans les formations argilo-sableuses de la montagne, jusqu'à une profondeur qui peut atteindre dix mètres. Ces ingénieux logements isothermes qui ont suscité de nombreuses publications sont, eux aussi, menacés par l'urbanisation récente. Tous ces villages troglodytiques abritent également des espaces collectifs, mosquées ou huileries, souvent délaissés.

Les villages perchés font l'objet du quatrième chapitre ; on les trouve à l'ouest du massif de Matmata (Toujène, Tamazret, par exemple) mais également bien plus au nord du pays. Ces derniers, de différents types, sont moins connus ; il s'agit de la cité antique de Kesra et de deux petits groupes : Chaouach, Heidous et Toukabeur ainsi que Takrouna, Zriba et Jeradou. Enfin, le dernier chapitre est consacré à Djerba qui se rattache à l'héritage berbère surtout par la permanence de l'utilisation de la langue et par certains traits culturels, notamment l'utilisation

(1) Voir André Louis, *Tunisie du Sud, ksars et villages de crêtes*, Paris, CNRS, 1975 ; Abdesmad Zaied, *Le monde des ksours du Sud-Est tunisien*, Carthage, Beït Al-Hikma, 1992 ; Herbert Popp et Abdelfettah Kassah, *Les ksour du Sud tunisien. Atlas illustré d'un patrimoine culturel*, Bayreuth, Naturwissenschaftliche Gesellschaft Bayreuth, 2010.

d'espaces troglodytiques pour accueillir mosquées et huileries.

La seconde partie porte sur l'héritage immatériel berbère (p. 117-237). N. Saadi évoque d'abord la langue berbère, encore utilisée dans quelques villages et présente dans les toponymes, dans certaines inscriptions et dans le dialecte tunisien. Il semblerait que seul un pour cent de la population tunisienne maîtrise encore la langue mais la dernière tentative de recensement des berbérophones remonte à 1922! Le travail de terrain de N. Saadi entre 2004 et 2009 lui a permis de constater l'utilisation de la langue à Djerba, Douiret et Chenini ainsi que dans certains villages comme Zraoua, Taouajout, Tamazret, Zmertine et Guermessa. Nous pouvons confirmer pour notre part, en ce qui concerne Djerba, une forte mise en valeur de la langue dans les réseaux sociaux, notamment, qui s'est intensifiée depuis la révolution de janvier 2011. Malheureusement, il n'y a dans ce chapitre aucune référence aux travaux essentiels de Vermondo Brugnatelli.

Le deuxième chapitre porte sur l'art textile, le tissage étant entièrement réservé aux femmes qui prennent en charge toute la fabrication, du nettoyage de la laine au filage et au tissage. Outre l'évidente nécessité de répondre aux besoins de la famille, le tissage est particulièrement symbolique, ce qui s'exprime dès les journées consacrées à la tonte appelées « la noce des moutons », moments privilégiés de rassemblement du groupe joliment décrits par N. Saadi. Viennent ensuite les longues opérations de préparation et de teinture de la laine, illustrées par de belles photos d'une tisseuse de Chenini. Déplorons l'utilisation de plus en plus fréquente de produits chimiques au lieu des anciens produits naturels décrits ici. Puis le tissage commence: les femmes nomades emploient, à l'occasion, un métier à tisser horizontal qui peut être démonté pour les déplacements, tandis que les sédentaires utilisent toujours un métier vertical fixe qui demande plus d'espace. Les productions sont très diversifiées et l'une des pièces les plus produites est le *bakhnoug*, le châle en laine porté par les femmes qui permet, par sa couleur, d'identifier leur statut et, par ses fins motifs, leur appartenance à tel ou tel village. Les femmes produisent également des tapis (*klim* et *margoum*), des tapis de tente (*gtif*) et des bandes destinées à former les tentes des nomades (*flij* et *triga*). Sont ensuite abordés le tressage des fibres d'alfa, fréquent dans les montagnes et, dans les oasis, le tressage des fibres des palmes du cœur du palmier. La force symbolique du tissage s'exprime notamment dans le choix des motifs devenus malheureusement peu compréhensibles. Un document très impressionnant

est présenté (p. 182): deux pages d'un cahier portant une très longue série de chiffres, un pense-bête écrit par une tisseuse de Chenini désireuse de mémoriser au mieux les motifs à tisser...

Le chapitre 3 aborde la poterie modelée qui, si l'on ne peut pas affirmer qu'elle est exclusivement berbère, a en tout cas des liens étroits avec cette population et une filiation indéniable avec la poterie locale antique. Jadis essentiellement funéraire, cette poterie répond aujourd'hui à des usages domestiques. La région de production la plus célèbre est Sejnane dans le nord du pays mais il y a également d'autres foyers dans le nord, le centre et le sud. La poterie modelée est entièrement réalisée par les femmes; elle est ornementale, symbolique par ses motifs prophylactiques, et identitaire puisque chaque village se distingue par son propre décor. Enfin, le quatrième chapitre évoque quelques exemples supplémentaires de la survivance de l'héritage berbère, comme le tatouage – talisman ou signe d'appartenance à un groupe –, désormais en voie de disparition puisque seules les personnes âgées l'arborent encore. La gestion des ressources en eau marquerait également la permanence d'un savoir-faire: l'édification de barrages dans le fond des oueds pour contrôler les eaux de pluie et retenir le sol qu'elles entraînent. À cela s'ajoutent les rites d'obtention de la pluie, encore très utilisés à Djerba. L'héritage immatériel a survécu de façon particulièrement vive et a mieux résisté au passage des siècles que l'héritage matériel... Bien d'autres aspects comme les rites du mariage pourraient également être évoqués. Le dernier chapitre porte sur « les Berbères dans les écritures historiques: un héritage mémoriel controversé ».

La troisième partie (p. 239-390), elle aussi divisée en chapitres mais dont nous synthétisons les principaux enseignements, analyse le statut de l'héritage berbère dans les politiques du patrimoine, entre 1881 et 2010. La Tunisie précoloniale ne marque pas d'intérêt pour la protection des monuments ou des vestiges des anciennes civilisations et il semble que les beys monnayaient sans vergogne les pièces archéologiques dont ils disposaient... Il faut attendre l'installation du protectorat français pour voir se constituer les bases d'une institutionnalisation du patrimoine. La France coloniale appuie sa politique sur les Berbères, parfois assimilés aux chevaliers européens, associés à l'histoire romaine et à la chrétienté, alliés de la civilisation et clairement opposés aux Arabes. L'instauration du protectorat en mai 1881 suscite une production documentaire destinée, à la fois, à maîtriser le nouveau territoire, à définir la stratégie des rapports avec la population locale mais, aussi, à inciter l'installation de Français venus de

métropole. Dès 1882, des mesures sont prises pour protéger les sites archéologiques afin de valoriser l'Antiquité et le passé chrétien. Le mythe de l'invasion hilalienne, qui aurait ruiné la prospérité de la région acquise depuis les Romains, est consolidé. On tente en 1922 de recenser les berbérophones mais, dans les faits, il semble que les Berbères ne soient pas toujours avantagés ou même pris en considération par l'État. En revanche, de très nombreux écrits sont consacrés, dès 1881, à l'extrême Sud tunisien, entre Gabès et la Tripolitaine, zone sous administration militaire et considérée comme le foyer de la culture berbère; nombre d'entre eux soulignent la misère des populations tandis que de très modestes structures touristiques se mettent progressivement en place. C'est le médecin Ernest-Gustave Gobert (1879-1973), connu pour son abondante production écrite, qui fait le premier pas vers une patrimonialisation de la culture berbère en introduisant la première collection de poterie modelée au musée Alaoui, qui deviendra le musée du Bardo après l'indépendance. Viennent ensuite les travaux du Père blanc André Louis (1912-1978) qui contribue à construire une ethnographie de la berbèrité en Tunisie. Un intéressant tableau (p. 302) note les monuments classés dans le Sud tunisien à l'époque coloniale et on remarque qu'hormis quelques mosquées et la synagogue de la Ghriba de Djerba, il s'agit principalement de vestiges antiques; aucun édifice berbère n'est repris. L'époque coloniale provoque également un net déclin de l'artisanat féminin, désormais réalisé prestement pour être vendu en grandes quantités, aux touristes notamment.

Une fois l'indépendance proclamée, la volonté de modernisation du président Bourguiba a pour conséquence le déplacement forcé des populations des ksour du Sud-Est tunisien vers de nouvelles agglomérations dotées de services publics, d'eau courante et d'électricité, les ksour étant vus comme le symbole de la misère et du primitivisme... Puis les ksour deviennent un symbole touristique par excellence, la reconnaissance du patrimoine berbère étant alors directement liée à son exploitation économique: il semble que ce qui est « patrimonialisable » doive être touristiquement exploitable! Il faut dire qu'avant 2011, il n'y a pas de revendication culturelle des Berbères telle qu'elle existe au Maroc et en Algérie et le pouvoir tente absolument d'éviter que cela advienne. La recherche au sein des universités du pays oublie également les études berbères. Toutefois, l'Institut national d'archéologie et d'art (INAA) ouvre une catégorie consacrée aux arts et traditions populaires

qui suscite la création de musées régionaux, à Djerba notamment, et des *Cahiers des arts et traditions populaires* à partir de 1968 alors que certaines initiatives locales tentent de valoriser la culture berbère.

Il faut attendre la révolution de 2011 pour que la question berbère acquière une nouvelle dimension par la création d'associations dynamiques, la première étant l'Association tunisienne de la culture amazighe fondée dès juillet 2011 à Tunis. Quelques mois plus tard, le Congrès mondial amazigh se tient à Djerba et la Tunisie est, pour la première fois, représentée dans son bureau exécutif. Mais la nouvelle Constitution tunisienne adoptée en 2014 ne mentionne pas la dimension berbère dans l'identité de la population du pays, ce qui suscite de nombreuses réactions. S'il y a indéniablement depuis la révolution une prise de conscience de la diversité culturelle du pays qui s'étend aux minorités noire et juive, l'héritage berbère ne trouve pas encore sa place dans le patrimoine national. Parmi les facteurs qui ont entravé ce processus figurent l'absence de sources écrites autochtones, un manque de réflexion global sur les différents aspects de l'architecture berbère à travers les siècles, l'affaiblissement de la langue berbère et sa transcription en arabe.

L'ouvrage s'achève par quelques pages de conclusion, la bibliographie et des annexes. Parmi celles-ci, on note l'intéressante liste de 142 ksour (p. 433-443), établie par croisement entre les inventaires déjà publiés et les enquêtes de terrain de N. Saadi, même si elle souligne que la liste demeure incomplète, ainsi que la reproduction de passionnants documents relatifs au recensement des berbérophones de 1922 (p. 444-446). Viennent enfin des listes des annexes, des figures, des cartes, des tableaux et des photos.

Nous avons beaucoup apprécié dans ce livre le choix varié et avisé des illustrations. De nombreux sujets sont présentés qui donnent envie de découvrir le riche patrimoine berbère de Tunisie ou d'en approfondir la connaissance. Bien que N. Saadi soit parfaitement claire dans l'introduction en justifiant son choix de ne pas avoir actualisé le texte de sa thèse, le lecteur reste sur sa faim en refermant l'ouvrage... Dommage que l'enquête ne se poursuive pas à la période qui suit la nouvelle Constitution tunisienne de 2014! Il aurait été judicieux à notre sens d'ajouter ne fût-ce qu'une synthèse des changements intervenus depuis lors, avec quelques références bibliographiques.

Virginie Prevost
Université libre de Bruxelles